



HAL
open science

Des “ cabanes ” de la jeunesse à la campagne : la part des graffiti

Philippe Hameau

► **To cite this version:**

Philippe Hameau. Des “ cabanes ” de la jeunesse à la campagne : la part des graffiti. Habiter, 2023, 1. Cabanes et habitations de fortune, pp.5-14. hal-03990086

HAL Id: hal-03990086

<https://hal.science/hal-03990086>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Des "cabanes" de la jeunesse à la campagne : la part des graffiti

Philippe HAMEAU

Résumé :

Cabanes et habitats précaires, vrais ou mentalement reconstitués, sont souvent utilisés dans le cadre des pratiques de transformation sociale et physiologique de la jeunesse. Des adolescents, garçons et filles, y élaborent des compétitions amicales tout en jugeant et jugant les métamorphoses physiques et comportementales de leurs condisciples. Le désaveu vaut pour ceux qui s'écartent ou sont soupçonnés de s'écarter trop rapidement du processus évolutif et seraient passés du registre amoureux au registre sexuel. Des graffiti les dénoncent en même temps qu'ils outrepassent la dimension collective des lieux.

Mots-clés :

Cabane, adolescent, sexualité, graffiti, sociabilité

Abstract :

Precarious huts and habitats, real or mentally reconstructed, are often used as part of the social and physiological transformation practices of youth. Teenagers, boys and girls, develop friendly competitions while gauging and judging the physical and behavioral metamorphoses of their classmates. The disavowal applies to those who deviate or are suspected of deviating too quickly from the evolutionary process and would have passed from the love register to the sexual register. Graffiti denounces them at the same time as they go beyond the collective dimension of the places.

Key-words :

Cabin, teenager, sexuality, graffiti, sociability

Les espaces de la jeunesse, plus particulièrement ceux des adolescents, sont des lieux de regroupements où s'élaborent des conduites complexes et diversifiées entre garçons et filles, pour se connaître, pour acquérir une nouvelle personnalité, pour la tester et se mesurer aux autres qui s'inscrivent dans le même processus de transformation. Cette production des identités genrées que l'on nomme « invisible initiation » depuis les travaux que Daniel Fabre¹ lui a consacrée tend à s'écarter des ritualisations plus dramatisées car souvent inscrites dans le corps des impétrants, que des auteurs comme Arnold Van Gennep (1909) et Mircea Eliade (1959) ont présenté comme des « rites de passage » ou des « rites d'initiation ». Toutefois, si la variabilité des processus anthropopoiétiques est régulièrement perçue et exprimée, les espaces concernés sont plus superficiellement abordés bien qu'ils soient systématiquement détournés de leur fonction première, appropriés, renommés, etc. Ces espaces gardent également la trace des pratiques qui s'y déroulent sous la forme d'actes graphiques témoignant des émois et des inquiétudes de leurs utilisateurs.

¹ Daniel Fabre a utilisé cette expression dans des séminaires et journées d'étude. Il n'a pas écrit sur cette notion. Lire Fine 2021

Les terrains jusque-là analysés et rapidement évoqués ici concernaient des zones élargies, faites de nombreux lieux, mais toujours circonscrites dans le temps long de leur utilisation. Les deux exemples développés dans cet article sont des lieux particulièrement restreints, dont l'assimilation à des cabanes ou des habitats précaires nécessite qu'on évoque tout à la fois des délimitations précises et les représentations de celles-ci par leurs usagers. Comme pour les terrains précédents, on constatera une agentivité des lieux qui participent de leur choix et de l'activité graphique qu'on y observe.

1. Espaces élargis

Un premier travail portait sur un exemple de socialisation des jeunes gens du village de Mazaugues (Var) dans la seconde moitié du XXe siècle (Hameau & Riou 2011). A partir de dix ans, ceux-ci découvrent, très progressivement, hors de la présence des adultes, la zone amont des gorges du Carami, soit un kilomètre à peine du cours de cette rivière. Le village est loin et la dernière bastide a été dépassée. Dans cette zone de la colline, donc du sauvage, alternent les gours de la rivière pour se baigner et les rochers qui permettent le séchage des corps et les plongeurs. Chaque petit groupe d'adolescents découvre les lieux, met en place une histoire personnelle de ceux-ci en lien avec ses pérégrinations, jointe à une création toponymique des accidents géologiques présents. L'eau est prétexte à des travaux de transformation des berges pour des jeux et des compétitions amicales entre garçons et entre garçons et filles. On opère le dénudement de son corps, on jauge les transformations et les capacités de celui-ci et on découvre le corps des autres garçons et celui des filles. Plusieurs figures se côtoient et engendrent des actions diversifiées : les autres adolescents du village, ceux venus des villages alentours, les étrangers et les filles dans cette aventure très masculine. L'exploration ultime et tardive de la zone est matérialisée par l'apposition des noms ou initiales de couples sur les parois d'un petit abri : des graffiti provisoires qui sont enlevés par l'eau de la rivière lors des crues d'automne ou de printemps. Ces parcours initiatiques étalés sur plusieurs années connaissent souvent leur terme au bal du village. Ici, il n'est question ni de cabane, ni de structure qui en tienne lieu, si ce n'est la présence d'une petite hutte pyramidale montée en bois au bord d'un des gours de la rivière. On prétend qu'elle est reconstruite chaque année par des jeunes gens étrangers au village. En revanche, chaque gour est précisément nommé, individualisé, délimité et organisé de telle façon qu'il permette la diversité des pratiques nécessaires à son usage social.

L'autre travail concerne l'évolution d'un crew de graffeurs dans l'arrière-pays toulonnais pendant ses trois années d'existence (Hameau 2005, 2009). La zone investie s'étend sur une cinquantaine de kilomètres tout au long d'un triple réseau de voies (autoroute, nationale, voie ferrée) plus ou moins reliées par des chemins vicinaux. Les limites de cette zone sont arrêtées dès le début et régulièrement et graphiquement réinvesties au fil des incessantes reconfigurations du groupe. Quelques mois après la création du crew, l'espace physique est doublé d'un espace d'expression sous la forme d'un blog qui permet des rapports diversifiés entre les membres, notamment les commentaires des filles qui appartiennent au groupe mais ne taguent et ne graffent pas. Chacun opère différemment sa conversion sociale selon son caractère, la date de son entrée dans le crew, ses disponibilités à participer à des chromes-parties et ses aptitudes graphiques dans une évolution censée l'amener du tag à la

fresque en passant par le graff², évolution qui satisfait assez étroitement au schéma tripartite des rites de passage selon Arnold Van Gennep (1909). La ritualité de passage reste une trame générique effective mais l'activité graphique collective régulière et l'extériorisation des sentiments d'appartenance au groupe masquent imparfaitement les tensions internes qui entraîneront l'implosion du crew, notamment lors de la découverte par les membres de l'homosexualité d'un des leaders. Le territoire est donc étendu mais il est surtout constitué d'une litanie de stations, essentiellement des ponts, des gares ferroviaires et des cabanons, qui agissent comme autant de lieux circonscrits que le crew prend graphiquement en charge puis défend énergiquement et collectivement contre les tentatives de récupération de la part d'autres graffeurs ou des propriétaires des lieux eux-mêmes.

2. Espaces restreints

Ces analyses ont été prolongées sur des espaces plus restreints, sur la réappropriation épisodique de bâtiments, de murs ou de recoins par des groupes d'adolescents au sein des villages : abris-bus, lavoirs, murs arrière d'églises ou de collèges, etc. Il n'est toujours pas question de cabanes au sens architectural du terme mais ces lieux circonscrits semblent bien avoir été conçus comme telles.

- Le lavoir de Forcalqueiret

Situé au milieu du village, sa forme actuelle date d'une trentaine d'années. C'est un lavoir que la municipalité a voulu paysager : un dispositif architectural programmé dont les aménagements ont été surtout envisagés pour le loisir et le repos avec l'idée préconçue que les usages dédiés au linge étaient secondaires voire obsolètes (Hameau 2021). Il comporte un bassin à trois bacs, couvert, un étendoir entouré de buissons taillés et de bacs à fleurs, avec deux bancs, et une "ruelle" par laquelle passent les riverains pour rallier parking et domicile. Comme beaucoup de lavoirs, celui-ci est en contrebas de la route, d'un mètre environ, pour se trouver au niveau du canal qui l'alimente.

Jusqu'en 2006, le bassin a été en eau, desservi par un béal (canal dérivé de la rivière). Ce bassin a servi épisodiquement, surtout pour les grosses pièces, encombrantes ou très sales : tapis, bleus de travail, serpillères, etc. A partir d'octobre 2006, la "loi sur l'eau et les milieux aquatiques" a encadré le rejet des effluents, impliquant aussi les eaux chargées de produits liés à la lessive, et la municipalité a dû interrompre l'arrivée d'eau. Le bassin et ses accessoires ont tout de même été gardés (fig.1). L'endroit est encore assidûment utilisé par les riverains pour l'étendage.

Des passants parfois, des riverains lorsqu'il fait beau, fréquentent ponctuellement le lieu, assis soit sur le rebord du muret côté rue, soit sur les bancs, c'est-à-dire dans une position haute ou basse, pour voir et/ou être vus ou pour se faire plus discrets. Ils modulent leur positionnement selon les heures de la journée, selon leur genre et selon l'action qui les y conduit : se prélasser, bavarder, fumer, etc. Le regard et le jugement des autres sont encore perceptibles dans ces comportements. Pourtant, compte tenu de la configuration du lieu, le haut et le bas, le visible et le caché, sont plus ressentis que réels.

² C'est-à-dire de la signature simple à la composition réaliste complexe via la signature en grandes lettres imbriquées

Au cœur de l'été ou à la mi-saison, des adolescents, garçons et filles, utilisent les bancs ou la zone couverte avec son bassin, pour bavarder, s'amuser, fumer ou consulter leur smartphone. Une prise électrique permet le rechargement des portables. Ils ont été chassés de la ruelle derrière l'église, pour tapage nocturne. L'abri bus, à 30m du lavoir, a du mal à les contenir. Le lavoir est donc devenu un refuge.

Les bancs sont plutôt occupés les nuits d'été, une fois le linge enlevé. Le bassin couvert abrite plus fréquemment les groupes d'adolescents pendant la période scolaire, à la descente du car, et pour des haltes plus ou moins longues. C'est sans doute là que l'espace est ressenti comme une cabane, qu'il y a plusieurs sous-espaces, qu'il y a un dedans et un dehors. Sa fréquentation par des adolescents a débuté au moment de la fermeture de l'eau. L'espace d'intimité est le bassin parce qu'il est relativement petit et qu'il permet le vis-à-vis en s'asseyant sur les deux rebords plats, là où on savonnait le linge autrefois. Pour que les conversations soient possibles, le chevalet du lavoir, c'est-à-dire la planche qui surmonte le bassin et qui servait à placer le linge en cours de rinçage, a été enlevé. Canettes et cartons de pizzas sont posés au-dessus du bloc de pierre d'où jaillissait l'eau. Le bassin rapproche les corps d'autant qu'en début de soirée l'endroit est dans la pénombre, tout juste éclairé de biais par un lampadaire éloigné.



Fig.1 – Le lavoir en eau après une fête du village. Dans le fond, l'étendoir.

Photo Ph.Hameau

Les deux côtés du bassin servent souvent de lieu de joutes amicales, très corps à corps, entre garçons ou entre un garçon et une fille. Côté nord de la zone abritée, un mur ajouré avait été

aménagé. Ce claustra a été progressivement rabaissé par enlèvement de ses éléments. Les garçons le franchissent pour aller se soulager derrière les piliers de la toiture et chacun y jette ses canettes et autres emballages. Au fil des fréquentations, on pourrait croire que ces déchets fassent accumulations mais les canettes sont souvent utilisées comme projectiles dans des "rixes" de fin de réunion et le reste des emballages est très régulièrement enlevé par les services communaux.

Les murs et les entrants de la toiture ont été graffités à de nombreuses reprises. Ce sont surtout des prénoms seuls, de garçons ou de filles, parfois accompagnés du signe additionnel ou bien des prénoms masculins (pas féminins ici) assortis de la mention « salope », « petite salope », etc. Les prénoms seuls sont les premières inscriptions et sont tous placés sous la zone abritée. Les mentions « salope » apparaissent deux ou trois mois plus tard et sont placés sur les poutres mais aussi à l'extérieur et à la vue de tous. Les prénoms seuls restent de petite taille mais le support (les rebords de mur ou les éléments du claustra) ne permet pas de tracer de grandes lettres. Les prénoms assortis d'une mention sont de plus grande taille. Le marquage du mur résulte également d'un jeu souvent réitéré : laisser une trace noire sur le fond clair du mur avec la pointe de sa chaussure en levant haut la jambe pour dépasser en hauteur les traces laissées par les autres. Garçons et filles y jouent conjointement. Ce sont finalement des traces du passage des adolescents.

Le lavoir est un lieu qui procède de la perte : perte de la caractéristique du lieu, en tout cas. Il est toujours appelé lavoir mais il est paysager et sans eau. C'est un lieu d'entre-deux, ni trop éloigné pour que l'on s'y sente hors de la société, ni placé sous le regard direct de la communauté. On s'y abrite effectivement des regards bien qu'on n'y soit jamais vraiment caché. Cela n'empêche pas les adolescents de parler très fort et parfois de sortir du cadre protecteur au cours d'une lutte amicale qui amène l'un des protagonistes à faire semblant d'exclure l'autre du lieu. Ces jeux portent à croire qu'il existe un en-dehors : une zone à partir de laquelle, on n'est plus "dans la cabane".

On constate un attachement au lieu même s'il n'est jamais occupé très longtemps. Ce sont les mêmes individus pendant quelques jours voire quelques semaines puis qu'on ne voit plus pendant des mois. On sent que l'espace qui fait sens est la partie abritée du lavoir, aménagée de façon particulière dans un emboîtement de trois zones (bassin, autour du bassin, derrière le claustra) avec une extension à l'air libre (devant l'étendoir) mais plutôt l'été. L'espace de la jeunesse est sommaire au point qu'il exige une capacité de création pour permettre d'y assumer un rôle ou un statut. Enlever le chevalet, abaisser le niveau du claustra, uriner derrière les piliers, de même que le jeu de marquage du mur sont des manières de s'approprier le lieu, de l'aménager pour rendre possibles les conduites collectives. Les adolescents bricolent un cadre pour y être bien.

Les adolescents laissent donc leur prénom à l'intérieur de l'abri, tandis qu'à l'extérieur, ils écrivent le prénom de l'un d'entre eux ou d'un tiers assorti d'une mention concernant un présumé comportement sexuel déviant. L'idée de graffiti extérieur peut avoir une importance visuelle : tous les cars pour les collèges et le lycée passent devant le lavoir, matin et soir. Et surtout, lorsqu'apparaissent ces prénoms assortis de la mention "salope", c'est souvent le moment où s'arrête la fréquentation du lavoir par un groupe d'adolescents. Il existe apparemment une distinction à faire entre les graffiti "amoureux" et les graffiti "sexuels", les

premiers ayant tendance à rassembler et les seconds à repousser. Or, ce n'est pas le seul terrain où cette dichotomie est observable.

- Le parking du Collège Paul Cézanne à Brignoles

Sur le côté du collège existe un petit parking cerné sur deux côtés par un grillage mais incluant le mur extérieur d'un garage (fig.2). L'endroit est très peu utilisé pour le stationnement des voitures. La zone est l'un des rares espaces du collège qui soit à l'abri des regards. Elle est fréquentée par des collégiens avant et après les cours et représente aussi un point de ralliement le mercredi après-midi. Garçons et filles n'y sont jamais nombreux et l'espace sert pour fumer, discuter et s'exprimer sur le mur ou lire les précédentes inscriptions. La partie gauche de ce mur est la zone la plus "graffitée" car la plus cachée et l'endroit devant lequel les adolescents mangent et abandonnent emballages et canettes. Plus on s'en éloigne, plus les reliquats de repas sont rares. Implicitement, le mur et l'angle formé avec la haie sont l'espace de sociabilité. Le reste du petit parking n'est pas du tout investi. Dans le même temps, cet angle est la zone censée être la plus "abritée", censée seulement car elle est simplement matérialisée par un grillage et une haie végétale derrière lesquels s'étend un petit jardin privatif. Les propos des individus placés à cet endroit sont entendus des propriétaires du jardin qui d'ailleurs s'en plaignent. Les collégiens ressentent simplement cet angle comme un espace clos, comme une cabane, d'où leurs gestes et leurs paroles ne sortent pas.



Fig.2 – Le mur aux graffiti, en brun, derrière la végétation

La photo est récente et la zone est moins fréquentée qu'au moment de l'enquête

Photo Ph. Hameau

Pendant l'été, le mur a été repeint en blanc. Avec la rentrée, reviennent les graffiti (fig.3) : numéros des classes et quelques prénoms féminins parfois assortis d'un cœur. En octobre, les couples commencent à se former : initiales réunies par le signe additionnel et/ou par un cœur. On observe une mention "pour la vie". Apparaissent des listes de prénoms, les uns sous les autres, incluant des garçons et des filles. En décembre, se multiplient les mentions de couples, mixtes ou entre filles ainsi que les appels amoureux à des filles ou à des garçons précis par des scripteurs anonymes des deux sexes. On voit aussi des listes uniquement composées de filles. Les premières allusions de fellation apparaissent : plusieurs s'adressent à un garçon en particulier. En janvier, les graffiti continuent de signaler des couples ou d'être des appels amoureux mais les mentions "PD" et "Fuck" apparaissent et se multiplient. En mars, on ne lit pas de nouveaux couples mais les amitiés féminines sont assorties de la mention "salopes".

Pendant le printemps, aucun graffiti amoureux n'est ajouté mais un très grand visage schématique est tracé à la peinture orange. Avec la même peinture, on a encadré le prénom d'une fille écrit en grand, qualifiée de "GROSSE PUTE" assorti d'un numéro de téléphone. Entre juillet et août, il y a peu d'autres ajouts mais tous ont la même tonalité : des prénoms de filles qualifiées de "putes", ou de "salopes". Le premier graffiti assorti du numéro de téléphone est caviardé et le prénom féminin est remplacé par un autre. Quelques phallus apparaissent.

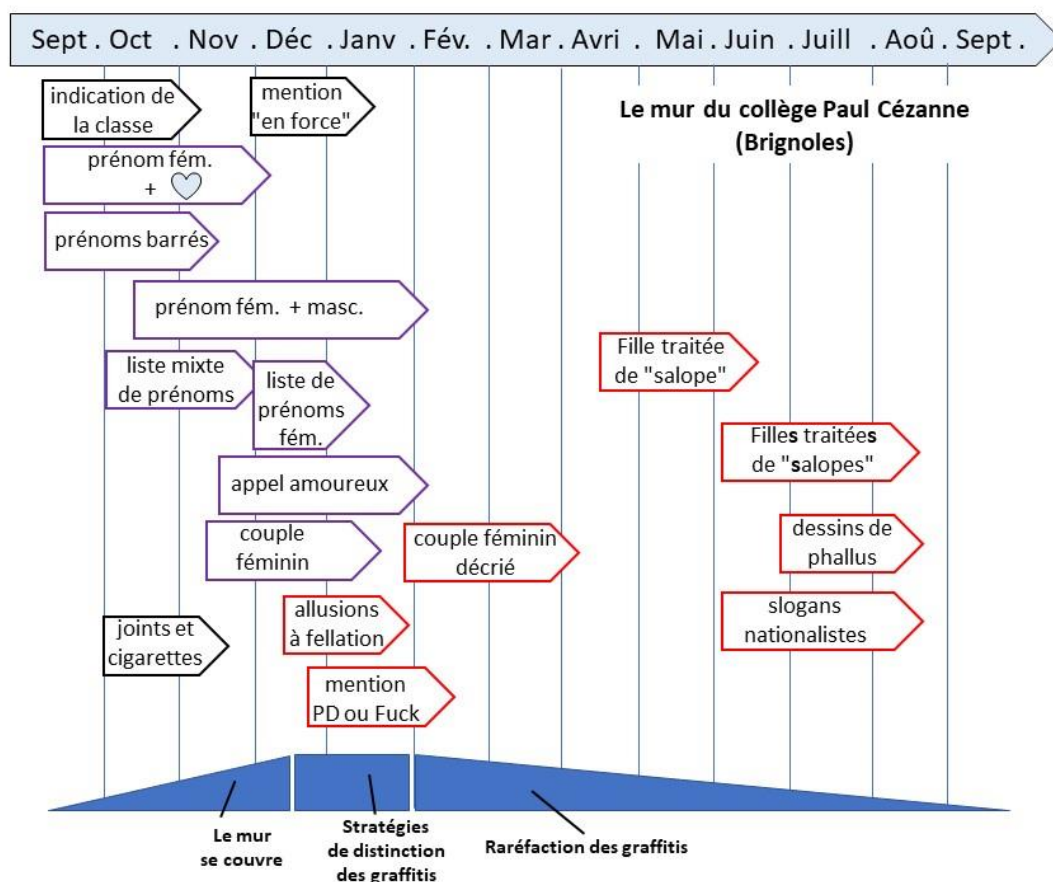


Fig.3 – Evolution graphique du mur du Collège sur une année

Composition Ph. Hameau

A la seconde rentrée, il y a bien quelques nouveaux marquages amoureux mais ils sont très rares et la tonalité générale est aux mentions relatives à des filles faciles.

Jusqu'en janvier, les graffitis concilient donc le collectif et l'individuel³. Les groupes, qu'ils soient mixtes ou simplement de filles avoisinent les prénoms isolés et les couples de prénoms, mixtes ou féminins. Les amitiés féminines sont exprimées avec un peu de décalage par rapport aux relations mixtes. Les appels amoureux, c'est-à-dire les déclarations à telle fille ou tel garçon, surviennent aussi après les vacances d'automne. Le mur est entièrement couvert en décembre et les scripteurs imaginent des stratégies pour signaler leurs nouveaux graffiti : sur les marges, plus petits, écrits d'une autre couleur, etc.

Le changement de tonalité des graffiti est très net à partir de la fin décembre et il semble qu'il soit l'une des causes de la rapide diminution puis disparition des productions graphiques amoureuses. Des prénoms masculins et féminins, ajoutés ou déjà présents, sont assortis d'évocations sexuelles jugées déviantes et des couples de filles sont qualifiés de "salopes". A l'exception du grand visage, un seul graffiti est ajouté en mai, en grand, qualifiant négativement une fille et donnant son numéro de téléphone. D'autres prénoms féminins suivent, pareillement disqualifiés.

La dimension sexuelle des graffitis coexiste donc très mal avec leur dimension amoureuse. Les graffiti à dimension amoureuse, écrits par les garçons et par les filles, semblent désormais uniquement masculins et prennent une dimension sexuelle. Les graffiti amoureux écrits en petites lettres cursives cèdent la place aux graffitis sexuels et sexistes peints en orange ou en noir qui s'étalent sur de grandes longueurs. Il semble que le mur s'extrait définitivement de son environnement scolaire, que les graffiti deviennent étrangers aux préoccupations des collégiens. De fait, l'endroit n'est plus fréquenté.

Interrogés, les collégiens pensent que ces inscriptions jugées non-avenues ne sont pas l'œuvre des élèves du collège et que leurs auteurs viennent d'ailleurs. Pour qualifier ces graffiti, les termes qu'ils emploient sont « c'est moche », « il n'y a que des bites », ce qui est faux car il y a quelques phallus mais surtout ces fameux graffiti sexistes. L'idée de règlements de compte internes contre ou entre des filles ou de fantasmes ne ressort jamais. Il est vrai que ces mêmes adolescents interrogés attribuent souvent les graffitis amoureux à des collégiens des années précédentes, ce qui est également faux au vu des dates qui accompagnent parfois les mentions. Les graffiti indésirables semblent donc projeter les adolescents hors de la « cabane » parce qu'elle n'est plus tout à fait leur cabane.

3. Nécessaires espaces temporaires

Il n'est question dans ces exemples que d'occupations très ponctuelles d'un lieu ou de lieux indépendants pour opérer des pratiques de sociabilité adolescentes destinées à se forger une identité et à évoluer dans son groupe de classe d'âge et dans son groupe en général. Ce sont des communautés informelles d'adolescents, des groupes d'affinité, que celle-ci soit liée à la découverte des corps, aux émois amoureux, à la pratique graphique, à des goûts communs et même et surtout, à tout ou partie de cela à la fois. Nous écartons toutes

³ Cette présentation du mur du collège est réalisée dans la dynamique du temps long, les observations étant faites tous les quinze jours pour approcher l'évolution de la tonalité graphique. On pourra comparer avec les constatations faites à partir du même mur, en mai 2010, mais cette fois en observant l'accumulation des graffiti sur plusieurs années : lire Gallais et Ledru (2011)

notions de "jeunesse difficile" ou de quartiers qui le soient, non pas simplement parce que les différents terrains s'insèrent dans l'espace rural, mais parce qu'il s'agit d'adolescents, garçons et filles, plutôt désireux de prolonger un entre-soi dans des lieux où ils pensent n'être pas sous le regard direct des adultes. Les thématiques du vandalisme souvent évoquées (Brasdefer 2015) et celle du propre et du sale ne sont pas non plus au cœur de nos considérations sauf à observer que sur l'ensemble des terrains observés, des comportements sont systématiquement assignés à des personnes extérieures au groupe du moment qu'ils s'écartent des actions jugées acceptables : abandon d'emballages, construction d'une hutte, dimension sexuelle des graffiti, etc., des vestiges qui semblent évoquer trop ostensiblement les pratiques qui se déroulent dans ces lieux. « Ce qui n'est pas à sa place » (Douglas 1971) menacerait ici la viabilité des pratiques dans ces « cabanes » et en révélerait la teneur, d'autant que ces reliefs appartiennent déjà au passé pour des individus en situation d'évolution.

Les lieux sont choisis pour des séjours provisoires et sont fréquentés pour une situation d'entre-deux car il faut passer par de tels dispositifs pour se construire socialement. Parking du collège et lavoir sont des espaces qui disposent d'une limite d'action souple, car encadrés par des murs et/ou disposant d'un auvent, en même temps qu'ouverts car les frontières sont également immatérielles. Il n'y a pas de vraies limites mais une idée de délimitation ou plutôt de seuils, indicibles mais qui permettent aux adolescents d'« habiter » le lieu de leurs expériences. Ces espaces sont tellement sommaires qu'ils exigent une capacité de création pour permettre d'y assumer un rôle ou un statut. « La cabane apprend l'acte de penser des limites entre l'intérieur et l'extérieur, entre le haut et le bas, la sécurité et l'insécurité, le permis et le transgressif, le sauvage et le cultivé » (Bachelart 2011-2012 : 41). Les zones internes qui peuvent être plurielles sont des zones mentales en même temps que des zones qu'on peut qualifier de « diversement kinesthésiques » (Hall 1971 : 75) puisqu'elles offrent des sensations multiples.

Dans ces espaces, la grande préoccupation reste le rapport aux autres, garçons et filles, dans une dimension à la fois physiologique et érotique. Au milieu des jeux et des rixes pour rire, s'opère une surveillance mutuelle des pairs, de leurs agissements et de leur sexualité. Ces surveillances, les réflexions et les réponses qui sont faites et dont on peut déceler la teneur à travers l'analyse des graffiti, font partie de ce qui forge la personnalité de chacun. L'hétéronormativité semble recherchée par les adolescents des deux sexes qui traquent les attitudes ambiguës. Et surtout, « cet ordre s'actualise de nombreuses façons, et notamment au travers de deux figures régulièrement convoquées dans les propos que les jeunes échangent entre eux : la « pute » et le « pédé. [...] Ces deux figures servent à nommer les « stigmatés » (Goffman, 1975) susceptibles de s'abattre sur les filles et les garçons dont la mise en scène du sexe et de la sexualité ne correspond pas à ce qui est attendu d'elles ou d'eux » (Clair 2012 : 69). Encore que les filles doivent donner la preuve de leur vertu tandis que les garçons n'ont souvent qu'à manifester des goûts et des comportements estimés virils. L'efféminé ou considéré tel est de ceux qui transgressent mais ne reviennent pas à la société tout comme l'asocial et le simple d'esprit (Fine 2021). Les conduites jugées déviantes sont automatiquement dévoilées et diffusées au plus grand nombre, notamment par le biais des graffiti, mais selon un mécanisme ambigu qui veut qu'elles soient dénoncées et prohibées à la fois : la « violence de l'écriture » (Lévi-Strauss 1955) ordonne ou désorganise les relations entre pairs. Les pratiques jugées non-avenues troublent finalement la quiétude et l'évolution naturelle du processus de transformation des groupes d'adolescents. Elles

contraignent, implicitement, à changer de lieu, de retraite, à s'en abstraire pour « habiter » un autre espace collectif éphémère tout aussi nécessaire à ses aspirations intimes.

Bibliographie

- ADAM J.-M. 2001, *Les textes, types et prototypes*, Paris, Ed. Nathan, 205 p.
- BACHELART D. 2011-2012, « S'encabaner », art constructeur et fonctions de la cabane selon les âges, Exploration biographique et photographique – *Education relative à l'environnement*, n°10, pp.35-61.
- BRASDEFER F. 2015, Dépasser la sociologie des jeunes vandales ? Médecine & Hygiène : « Déviance et Société », Vol. 39, pp. 225-241.
- CLAIR I. 2012, *Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel*, Presses de Sciences Po « Agora débats/ jeunesses », n°60, pp. 67-78.
- DOUGLAS M. 1971, *De la souillure*, Paris, Ed.Maspéro, 195 p.
- ELIADE M. 1959, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Ed. Gallimard, Paris, folio essais, 282 p.
- FINE A. 2021, « Invisible initiation », in *Daniel Fabre, l'arpenteur des écarts*, actes du colloque de Toulouse, fév. 2017, Ed. MSH, pp. 111-127.
- GALLAIS C. et LEDRU Th. 2011 Des graffitis au collège Paul Cézanne de Brignoles, *Cahier de l'ASER*, n°17, pp.15-20
- GOFFMAN E. 1975, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, coll. « Le sens commun », Paris, Ed. Minuit.
- HALL E. T. 1971, *La dimension cachée*, coll. Points, Ed du Seuil, 254 p.
- HAMEAU Ph. 2005, « Une campagne de signatures dans le Var : tags et graffs », *Cahier de l'ASER*, n°14, pp. 13-31.
- HAMEAU Ph. 2009, « Las palabras como rito de paso. De la dificultad de "takear" como queremos », *Cultura Escrita & Sociedad*, n°8, pp. 105-116.
- HAMEAU Ph. et RIOU V. 2011, « Les espaces de la jeunesse : ce merveilleux Carami », *Cahier de l'ASER* n°17, pp. 1-13.
- HAMEAU Ph. 2021, « Etendre et se |dé} tendre au lavoir de Forcalqueiret », *Cahier de l'ASER* n°22, pp. 11-22.
- LEVI-STRAUSS Cl. 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Ed. Plon, coll. Terre Humaine.
- VAN GENNEP A. 1909, *Les rites de passage*, Paris, Ed. Picard.